

VIE

DU VÉNÉRABLE LOUIS-MARIE

GRIGNON DE MONTFORT.



LIVRE PREMIER.

DEPUIS LA NAISSANCE DE LOUIS-MARIE GRIGNON
DE MONTFORT EN 1673, JUSQU'A SA PROMOTION
AU SACERDOCE EN 1700.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS LA NAISSANCE DE LOUIS EN 1673, JUSQU'A LA FIN
DE SA RHÉTORIQUE EN 1691.

La divine fécondité du sacerdoce chrétien
ne s'étoit pas épuisée en donnant, presque en
même temps, à la France une foule de saints
prêtres dignes des plus beaux âges de l'Église.

Le siècle des Vincent de Paul, des Bérulle, des Olier, des Bourdoise, ne devoit pas finir sans produire encore un homme comparable aux plus grands saints par ses vertus, et aux apôtres par les succès immenses de son ministère. Tel fut celui dont nous essayons d'écrire la vie.

Louis-Marie Grignon de la Bacheleraie, plus communément appelé de Montfort, naquit le 31 janvier 1673, dans la petite ville de Montfort-la-Canne, alors du diocèse de Saint-Malo, aujourd'hui de celui de Rennes. Son père, Jean-Baptiste Grignon, sieur de la Bacheleraie, avocat au bailliage de Montfort, et sa mère, Jeanne de la Visuelle-Robert, étoient l'un et l'autre de famille noble, mais peu favorisés des biens de la fortune. Ils eurent huit enfans ; celui dont nous parlons fut le premier. On ne lui donna au baptême que le nom de Louis ; mais sa dévotion pour la Mère de Dieu lui fit désirer de porter aussi son nom, et cette grâce lui fut accordée à sa confirmation. Ce fut encore par esprit de piété, qu'ainsi qu'il se pratique en certains ordres religieux, il substitua plus tard le nom de Montfort, lieu de sa naissance, à celui de sa famille. Il voulut en changeant ainsi de

nom, comme le Sauveur l'avoit fait pratiquer à quelques-uns de ses disciples, montrer à tout le monde et se rappeler continuellement à lui-même, qu'il étoit mort à la terre, et ne devoit plus écouter la voix de la chair et du sang.

Dès sa première enfance, Louis montra tant d'horreur pour le vice, et tant d'inclination pour la vertu, qu'on eût dit qu'étranger au péché d'Adam, il ne se ressentoit point de la corruption de la nature. Rien de ce qui amuse la jeunesse et charme l'âge mûr lui-même, ne paroissoit lui toucher le cœur ; tous ses goûts étoient célestes. Ces mots, DIEU SEUL, qui depuis lui furent si familiers, sembloient dès lors gravés dans son ame : ses actions, ses paroles ne respiroient autre chose. Pour lui, point de plus doux plaisirs que la prière. Jamais il ne trouvoit trop long le temps qu'il passoit à l'église. On l'y voyoit des heures entières à genoux, uniquement occupé de celui qui seul avoit pu lui enseigner, dans un âge si tendre, à prier *en esprit et en vérité*.

La dévotion à la Mère de Dieu a été, toute sa vie, le caractère distinctif de sa piété ; elle étoit comme innée en lui, et l'on peut dire

que la sainte Vierge, l'ayant choisi la première, avoit elle-même gravé dans sa jeune ame cette tendresse si singulière qu'il a toujours eue pour elle. Dès ses premières années, il annonçoit ce qu'il seroit un jour : le panégyriste zélé de Marie, le prédicateur infatigable de sa dévotion. Étoit-il devant une de ses images, il sembloit y perdre l'usage de ses sens, et n'avoit plus de pensées que pour l'honorer et lui consacrer son innocence. Cette dévotion n'étoit point passagère en lui comme en tant d'autres enfans; chaque jour ne faisoit que la rendre plus tendre et plus active. Il appelloit Marie sa *mère*, sa *bonne mère*, sa *chère mère*; il lui exposoit avec une simplicité enfantine tous ses besoins temporels et spirituels, et sa confiance étoit si grande, qu'à son avis tout étoit fait quand il avoit prié sa bonne mère. Ceux qui ont le mieux connu toutes les circonstances de sa vie attestent, qu'en effet, Marie ne cessa jamais de veiller sur son serviteur, et de le conduire comme par la main dans toutes ses voies.

Cette piété si vive dont son cœur étoit rempli, ce tendre amour qu'il avoit pour les choses saintes, et particulièrement pour la reine des vierges, il savoit, avec une admirable in-

dustrie, les communiquer aux autres enfans. Souvent il les entretenoit de Dieu, les aidait à apprendre le catéchisme, ou leur faisoit des lectures de piété. S'élevoit-il entre eux quelque dispute, il s'empressoit de les réconcilier, et sacrifioit au besoin ses propres plaisirs, parce qu'il n'en étoit point pour lui de plus grand que de voir Dieu fidèlement servi. Une de ses sœurs nommée Louise, et qu'il aimoit plus tendrement, parce qu'il trouvoit en elle des dispositions plus semblables aux siennes, éprouvoit plus que personne les effets de son zèle; il l'associoit à ses pratiques de dévotion, récitait le chapelet avec elle, avec elle s'entretenoit de Dieu et de son service. Si elle montrait quelque répugnance, il l'encourageoit par de petits présens. Quand au contraire il la voyoit se porter volontiers à la pratique de la vertu, il ne savoit quelles caresses lui faire pour lui en témoigner sa joie. Sa mère elle-même se ressentoit des grâces dont étoit comblé cet enfant de bénédiction. Dès l'âge de quatre ou cinq ans, s'il la voyoit en proie à quelque peine domestique, il s'approchoit d'elle, la consolait et l'encourageoit à la patience; mais avec des paroles si pleines d'onction et si fort au-dessus des lumières natu-

relles d'un enfant, qu'il falloit que l'esprit de Dieu les lui mît à la bouche. C'est ainsi que, dès l'âge le plus tendre, il préludoit aux fonctions apostoliques qui devoient sanctifier une grande partie de sa vie.

La piété de Louis étoit trop réelle et trop bien entendue pour qu'il laissât rien à désirer dans l'accomplissement de ses devoirs. Il saisissoit toutes les occasions de témoigner à ses parens son respect et sa soumission. Il alloit au-devant de leurs moindres desirs, et leur rendoit, ainsi qu'à ses frères et sœurs, tous les services dont il étoit capable. Quoique son père fût d'un caractère naturellement violent, et s'emportât quelquefois contre lui jusqu'à l'excès, jamais il ne lui manqua de respect ni ne fit entendre une plainte. Cessentimens lui étoient sans doute inspirés par son bon cœur, mais plus encore par la foi qui, déjà, lui découvroit dans ses parens, les dépositaires de l'autorité de Dieu. Sa conduite n'étoit pas différente à l'égard des maitres chargés de sa première instruction. Eux-mêmes ont assuré qu'il ne leur avoit jamais fait aucune peine, et qu'il se portoit avec affection à l'accomplissement de ses devoirs, sans qu'il fût besoin de l'y contraindre par menace ou par châtement. Sem-

blable au jeune Tobie, *il observa dès l'enfance la loi du Seigneur*. Rien de ce qui déplait à Dieu ne lui sembloit léger; aussi ne le vit-on pas, au milieu des autres enfans, se laisser aller comme eux à cette foule de légers manquemens qu'on pardonne si facilement à leur âge. *Les sentiers du juste*, dit le Sage, *ressemblent à la lumière qui, brillante dès le matin, va toujours croissant jusqu'à son midi*: ainsi dès l'enfance de Louis, on put prévoir à quel haut degré de grâce et de vertu seroit un jour élevée cette ame d'élite.

Il étoit dans sa douzième année quand son père, voyant en lui de si heureuses dispositions, le plaça à Rennes pour y faire ses études. Le collège de cette ville florissoit alors sous la direction des pères de la compagnie de Jésus, et les étudiants y trouvoient tous les secours nécessaires pour s'avancer à la fois dans la science et dans la piété. Le nouvel élève sut les mettre à profit. Une application que ses maitres aimoient à proposer pour modèle à ses condisciples, jointe aux dispositions les plus heureuses, lui fit remporter chaque année les premiers prix de sa classe; mais ses progrès dans la vertu furent bien plus rapides encore.

Sa piété lui mérita bientôt d'être reçu dans la congrégation de la sainte Vierge. Elle étoit composée des plus fervens d'entre les écoliers. Saintes exhortations, lectures pieuses, récitation de l'Office de la sainte Vierge, oraison mentale, fréquentation des sacremens, tout étoit mis en usage pour y entretenir la piété. Aussi en sortoit-il chaque année une foule de jeunes gens qui se consacroient au service des autels, ou qui, restant au milieu du monde, l'édifioient par leurs vertus. Ce fut une grande joie pour Louis de se voir attaché par des liens plus étroits, au service de celle qu'il avoit toujours regardée comme sa mère, et personne ne fut jamais plus fidèle à remplir ces pieux engagemens.

Tous ces moyens de salut ne suffisoient pas encore au désir immense qu'éprouvoit le fervent écolier de s'avancer chaque jour dans la voie du salut. Il y avoit alors à Rennes un saint prêtre, qui réunissoit chez lui quelques jeunes gens pour les entretenir de piété. Il les envoyoit ensuite dans les hôpitaux y servir les malades, leur faire de pieuses lectures, et leur apprendre le catéchisme. Louis fut de ce nombre, et montra dès lors la tendre affection qu'il eut toujours pour les pauvres. Au lieu

de partager les amusemens frivoles des autres étudiants, c'étoit à l'hôpital qu'il passoit une partie de ses jours de congé. Le reste du temps il vivoit fort retiré, et ne connoissoit guère d'autre délassement que le dessin. Sans maître jusque là et guidé seulement par son goût naturel, s'il rencontroit quelque image de piété qui lui parût bien faite, il s'amusoit à la copier, et y réussissoit si bien, qu'un conseiller au Parlement lui offrit un louis d'une de ces copies. Cet argent lui servit à prendre les leçons d'un peintre. Il est à croire qu'avec une imagination brillante et ce goût naturel pour la peinture, il y auroit excellé, si des occupations plus sérieuses lui eussent permis de cultiver assez ce talent. Toutefois ce qu'il en apprit alors ne lui fut pas inutile; il en fit souvent usage dans les missions pour la décoration des églises.

Son père étant venu s'établir pour quelque temps à Rennes avec sa famille, afin de pouvoir plus aisément à l'éducation de ses autres enfans, ce fut pour le jeune Louis une nouvelle occasion de faire éclater les vertus et les talens dont il étoit doué. Il servit de précepteur à ses frères, et se donna tous les soins que demandoit cet emploi, sans négliger ceux

qu'il devoit à son propre avancement. Il satisfit à tout admirablement; et ces nouveaux embarras, loin d'altérer en rien sa piété, ne servirent au contraire qu'à la rendre plus solide.

La divine Providence lui avoit fait trouver dans le directeur de sa conscience, un homme bien capable d'y entretenir les saintes dispositions qu'elle y avoit mises. C'étoit le père Descartes, auteur du petit livre intitulé le *Palais de l'amour divin*, qu'il composa dans sa vieillesse. Ce directeur habile autant que pieux, sut apprécier l'ame qui lui étoit confiée, et lui donna tous ses soins. Les exemples et les leçons qu'il reçut de son régent de rhétorique, le père Gilbert, lui furent aussi d'une grande utilité. Cet excellent maître, qui, quelques années après, passa dans les pays étrangers, où il consuma sa vie dans les travaux apostoliques, ne laissoit échapper aucune occasion de porter ses écoliers à la piété. Malheureusement, parmi les nombreux jeunes gens qui composoient sa classe, il en étoit peu qui profitassent de ses instructions; la plupart y étoient insensibles, et prenoient même plaisir à pousser à bout sa patience; mais leurs injures chaque jour renouvelées,

ne pouvoient altérer sa douceur. Touché de ces exemples, Louis admiroit dans son maître une vertu dont il devoit être lui-même, dans la suite, un si parfait modèle. Le maître de son côté avoit une estime singulière pour ce fervent disciple, et le regardoit déjà comme un saint. C'est ainsi qu'il s'en expliqua, quelque temps avant de partir pour les missions, à un des condisciples de Louis, M. Blain, depuis docteur en Sorbonne et chanoine de Rouen.

CHAPITRE DEUXIEME.

DEPUIS LA FIN DE LA RHÉTORIQUE DE LOUIS EN 1691,
JUSQU'À SON DÉPART POUR PARIS EN 1693.

Ses humanités achevées, le vertueux jeune homme commença son cours de philosophie. A mesure qu'il avançoit dans la science, sa vertu se manifestoit aussi par des traits plus caractéristiques. En voici un entre mille. Au nombre des écoliers qui suivoient avec lui le

cours de logique, il y en avoit un si pauvre et si mal vêtu, qu'il étoit l'objet du mépris et de la risée des autres. Louis, sans en être prié, se chargea de lui procurer un vêtement convenable, et sollicita la charité de ses condisciples. La somme qu'il recueillit étoit loin de suffire, et il étoit d'ailleurs par lui-même hors d'état d'y suppléer. Mais la charité est ingénieuse : il va avec le pauvre écolier chez un marchand : « Voici, lui dit-il, mon frère et le » vôtre ; j'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu » pour le vêtir, si cela n'est pas suffisant, c'est » à vous d'ajouter le reste. » Ces paroles eurent leur effet ; la charité engendra la charité ; le marchand fit ce qu'on lui demandoit avec tant de simplicité, et le pauvre écolier fut vêtu, au grand étonnement de ses condisciples, qui commencèrent dès lors à vénérer l'auteur de cette bonne œuvre.

Écoutons l'un d'entre eux, M. Blain, dont il a déjà été parlé, rendre témoignage des vertus de Louis. « Dans une classe remplie » de quatre cents étudiants, nous dit-il, » M. Grignon paroissoit un modèle de vertus. » Dès lors il se livroit aux exercices de l'oraison et de la pénitence, et ne pouvoit goûter » que Dieu. Tous ces plaisirs où la jeunesse

» trouve tant de charmes étoient insipides » pour lui. Il n'en auroit pu parler et n'en » avoit pas même l'idée ; car toute son enfance s'étoit passée dans une innocence » admirable, et dans le plus grand éloignement du mal. Il connoissoit si peu tout ce » qui peut altérer la pureté, qu'un jour, » comme je lui parlois des tentations contre » cette vertu, il me dit qu'il ne savoit pas ce » que c'étoit. A peine eut-il connu la perfection, qu'il en conçut le désir le plus ardent. » Quelque pénible, quelque étroite qu'en soit » la voie, on l'y vit marcher à si grands pas et » avec tant de courage, qu'il paroissoit n'y » rencontrer aucune épine, ou du moins n'en » pas sentir la pointe. Ce que la vertu a » de plus héroïque et de plus sublime sembloit en lui comme naturel, tant sa grâce » étoit éminente. Il ne faisoit qu'entrer » dans la carrière, et déjà il avoit laissé » bien loin derrière lui les plus avancés. » Au recueillement le plus profond, à l'oraison » la plus continue, à la pénitence la plus » austère, et la mortification la plus universelle, il joignoit une paix, une douceur, une » tranquillité d'ame, que je n'ai jamais vue » s'altérer au milieu des contradictions et des

» humiliations les plus sensibles. Les disci-
 » plines, les chaînes de fer et autres sembla-
 » bles instrumens de mortification furent à
 » son usage aussitôt qu'ils parvinrent à sa
 » connoissance. Il veilloit tellement sur tous
 » ses sens, qu'on ne voyoit en lui ni gestes, ni
 » regards, ni paroles, ni manières, rien en un
 » mot qui fût inconsideré. Ses yeux étoient
 » presque toujours baissés; et un air de piété
 » répandu sur son visage et sur toute sa per-
 » sonne le singularisoit déjà en quelque sorte,
 » et le faisoit distinguer de tous ses compa-
 » gnons d'étude. »

Une connoissance plus parfaite des gran-
 deurs de Marie, rendoit chaque jour sa dévotion pour elle et plus solide et plus éclairée. Il ne manquoit jamais, en se rendant à la classe, d'entrer dans l'église des Carmes, et s'y tenoit souvent à genoux un temps considerable, devant une antique et miraculeuse image de la sainte Vierge. Sa piété ne resta pas sans récompense. C'est en ce lieu-là que lui fut donnée, comme il le disoit lui-même, la connoissance de sa vocation à l'état ecclésiastique, connoissance si claire et si certaine, qu'il n'eut pas même besoin d'en délibérer davantage.

De ce jour, il ne songea plus qu'à se rendre digne, autant qu'il est possible, d'une vocation dont il avoit la plus haute idée. Il étoit persuadé qu'en entrant dans la milice sainte, on contractoit l'obligation étroite de renoncer à tout intérêt capable de souiller ou seulement de partager le cœur; qu'on s'engageoit à ne plus vivre que pour Dieu, à ne plus chercher que sa gloire; en un mot, que le prêtre, autre Jésus-Christ, devoit, comme ce divin modèle, être tout plein de la charité sainte, et toujours prêt à se sacrifier pour en embraser le monde. Ce fut sur ces idées sublimes qu'il régla sa conduite; et si sa vie jusqu'alors avoit été très-innocente et très-pure, elle fut depuis toute surnaturelle et toute remplie d'œuvres héroïques. Il résolut de n'écouter que l'Évangile, et de n'avoir en toutes choses d'autre règle d'estime ou de mépris, de douleur ou de joie.

« Ce fut en ce temps, dit M. Blain, c'est-
 » à-dire dans le cours des vacances qui suivirent sa physique, qu'étant allés ensemble
 » chez un ami commun, je le connus de plus
 » près. Ses discours n'étoient que de Dieu et
 » des choses de Dieu; et déjà son cœur, ne
 » pouvant plus se contenir, ne cherchoit qu'à

» se répandre sur le prochain par des témoi-
» gnages effectifs de charité. Souvent il se dé-
» roboit à nos yeux pour aller, en secret, em-
» brasser, caresser un pauvre mendiant hé-
» bété et fort disgracié de la nature; il se jetoit
» même à ses pieds pour les baiser, quand il se
» croyoit hors des yeux des hommes. Mais il ne
» put si bien se cacher que je ne le surprisse dans
» ses pieux transports de charité. Il en donna
» une autre preuve dans la maison de campa-
» gne de son père, appelée le Bois-Marquet,
» où je le vis en passant. Son père avoit chez
» lui un livre rempli de figures obscènes; de-
» puis long-temps le chaste Joseph souffroit
» avec peine, dans la maison, cette matière
» de flammes impures; mais la crainte d'un
» père violent l'arrêtoit et l'empêchoit de s'ex-
» poser à sa fureur, en jetant le livre au feu.
» Enfin, son zèle s'étant accru avec l'âge, il
» sut prendre son moment pour ôter au dé-
» mon ses armes: se trouvant seul dans la
» maison, il détruisit le livre infâme, résolu
» à souffrir tous les mauvais traitemens si son
» père venoit à le savoir. Le saint jeune homme
» venoit de faire le coup, lorsque je le trouvai
» dans la maison, timide et presque tremblant
» dans l'appréhension de son père, mais d'ail-

» leurs fort content d'avoir fait son sacrifice.
» Il me montra ensuite dans son jardin des
» lieux retirés propres à la prière, où il se
» plaisoit à passer la meilleure partie de son
» temps dans ce saint exercice. Il me parois-
» soit si rempli de Dieu, si pénétré de son
» amour et du désir de sa perfection, que j'en
» demeurois également confus et édifié. »

Au retour de ces vacances, si saintement employées, Louis commença ses études théologiques, avec l'intention de les achever dans le collège où il avoit fait toutes les autres avec tant de succès. C'étoit là le cours naturel des choses, et la modicité de leur fortune ne permettoit pas à ses parens de porter leurs vues ailleurs. Mais la Providence l'appeloit à l'école des plus pures vertus ecclésiastiques, dans une maison où celui qui veut être saint trouve à la fois et les guides les plus éclairés et les plus parfaits modèles de perfection.

Une demoiselle de Montigny étoit venue de Paris à Rennes pour quelques affaires, et logeoit chez le père de Louis. Ce que ce pieux écolier lui entendit raconter des séminaires de Saint-Sulpice, qu'il ne connoissoit point encore, de la sainteté de M. Olier qui les avoit fondés depuis environ cinquante ans,

de la manière édifiante dont on y vivoit et du grand nombre de fervens ecclésiastiques qu'on en voyoit sortir chaque année, fit une forte impression sur son esprit. Il conçut le plus grand désir d'entrer dans une si sainte école; il adressa pour cet effet au Seigneur des prières pleines d'ardeur et de confiance, et le Seigneur qui les lui avoit inspirées ne tarda pas à les exaucer. Mademoiselle de Montigny, de retour à Paris, écrivit à sa famille qu'elle trouveroit le moyen de satisfaire le désir que le jeune Louis avoit d'entrer au séminaire, et qu'il pouvoit se mettre en route quand il lui plairoit. Le père agréa sans peine une offre si avantageuse, et le fils, y reconnoissant les dispositions d'une Providence attentive et miséricordieuse, s'engagea plein de confiance dans la route qu'elle lui frayoit. « Il partit aussitôt, dit M. Blain, avec un » dégoût si grand de son pays et de sa » famille, qu'il parut en les perdant de vue » en perdre aussi le souvenir; non qu'il fût » dur et insensible, il avoit le cœur aussi » tendre que personne; mais l'amour de Dieu » étouffoit en lui la voix de la nature, et trans- » portoit tous ses vœux et toutes ses pensées » au ciel. Je ne lui prête rien de ces sentimens

» évangéliques, ni de ces dispositions subli-
» mes; son cœur laissa sa plume s'en expli-
» quer quelque temps après dans une lettre
» qu'il m'écrivit de Paris pour m'exhorter à
» venir chercher avec lui la vertu loin de
» mon pays et de mes parens, dans un lieu
» où, bannie du monde, elle sembloit s'être
» réfugiée..... Les termes vifs, animés, pa-
» thétiques et pleins d'onction qui lui étoient
» propres, interprètes fidèles de ses senti-
» mens intimes, saisissoient dès lors l'ame
» qui lisoit ses lettres; j'avoue qu'elles me
» servoient de lecture spirituelle, et que rien
» ne m'a jamais plus touché. En peu de mots
» il me fit si bien sentir la nécessité de sortir
» de sa famille pour servir Dieu en liberté,
» qu'il m'en fit naître un ardent désir. *Egre-*
» *dere*, m'écrivoit-il, *de cognatione tuâ, et*
» *vade in terram quam monstrabo tibi*. Il pa-
» raphrasoit ces paroles du texte sacré avec
» des termes si énergiques et si dévots, qu'il
» faisoit assez sentir que Dieu les lui avoit
» dites au cœur, ainsi qu'à Abraham, et lui
» en avoit donné l'intelligence.

» Il ne reçut pour son voyage et pour la
» dépense qui le devoit suivre à Paris, que
» dix écus; ainsi ce fut nécessité pour lui aussi

» bien que vertu de le faire à pied. On compte
» cependant de Rennes à Paris soixante-seize
» lieues; mais le désir de la perfection évan-
» gélifique, qui l'eût fait aller au bout du
» monde, ne lui laissoit voir aucune difficulté
» dans un voyage si pénible; d'ailleurs ce
» voyage étant le premier, devoit être aussi
» le modèle de tant d'autres, que le zèle du
» salut des âmes lui fit dans la suite multi-
» plier; je veux dire qu'il devoit être à l'a-
» postolique, dans la pauvreté, l'humiliation,
» la fatigue, et surtout l'abandon à la divine
» Providence. Ce fut cette dernière vertu que
» j'admire le plus en lui à son départ; et,
» en lui disant adieu, il me parut si dégagé
» de tout, si assuré de son nécessaire, si dé-
» terminé à dévorer la honte attachée à le
» demander, que je m'imaginois voir renaître
» un des apôtres ou des premiers hommes
» apostoliques. Les yeux souvent au ciel, le
» cœur à Saint-Sulpice, l'invocation conti-
» nuelle de Marie dans la bouche; c'est ainsi
» qu'il partit de Rennes et arriva heureuse-
» ment au bout de huit ou dix jours à Paris,
» car il étoit alors robuste et marchoit avec
» facilité. » Il eut pourtant bien des fatigues à
essuyer dans un si long voyage, accompagné

d'une pluie continuelle; mais surtout il y eut
à souffrir de ces humiliations auxquelles il
ne pouvoit être encore accoutumé. Plusieurs
des personnes dont il alloit réclamer l'assis-
tance, ou la lui refusoient, ou la lui faisoient
payer chèrement.

Après tant de fatigues et de peines, il étoit
assez naturel qu'il prit quelque repos, puis,
qu'il s'empressât d'aller admirer les merveilles
qui, chaque jour, attirent à Paris tant d'é-
trangers. Loin de chercher à les voir, il ne
daignoit pas même y arrêter les yeux lors-
qu'elles se présentoient sur son chemin; et
ce qu'il fit alors, il le fit toute sa vie. Tout le
temps qu'il demeura dans Paris, jamais il
ne fit un pas pour satisfaire sa curiosité. Il
y marchoit toujours les yeux modestement
baissés; de sorte qu'après y être demeuré
pendant plusieurs années, il en sortit sans
avoir rien vu de ce qu'on y vante davantage.
Il n'avoit d'yeux que pour les objets de dé-
votion; mais pour ceux-là, sa piété le rendoit
très-clairvoyant. On étoit étonné de le voir
saluer des images de Marie qui se trouvoient
placées au-dessus des portes, de manière qu'il
falloit y regarder à deux fois pour les aper-
cevoir. Il sembloit qu'une espèce d'instinct
et de sympathie les lui fit découvrir.

CHAPITRE TROISIEME.

DEPUIS L'ARRIVÉE DE LOUIS A PARIS EN 1693, JUSQU'A
SON ENTRÉE AU SÉMINAIRE SAINT-SULPICE EN 1695.

QUOIQUE nous ne sachions pas au juste le temps auquel notre pieux voyageur substitua le nom de Montfort à son nom de la Bachele-
raie, nous ne croyons pouvoir mieux placer ce changement qu'à l'époque où, en se séparant de sa famille, il parut vouloir faire avec elle un divorce éternel.

Aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, la charitable demoiselle, dont la Providence s'étoit servie pour l'y faire venir, le conduisit, non point dans les séminaires mêmes de Saint-Sulpice, mais dans une petite communauté fondée depuis quelques années, en faveur de jeunes ecclésiastiques pauvres, par M. Le Battu de la Barmondière, ancien curé de la paroisse de Saint-Sulpice. De Montfort y fut admis moyennant une modique pension qu'on

promit de payer pour lui. Ce que le respectable supérieur avoit ouï dire de son nouvel élève, le lui fit accueillir avec une grande joie; de son côté, le vertueux jeune homme ne fut pas moins charmé de tout ce qu'il remarqua dans son supérieur et ses disciples. Il ne se lassoit point de bénir le Seigneur d'être dans une maison si sainte. Il s'y regardoit comme dans un paradis, où, dégagé de tout autre soin, il n'avoit plus à s'occuper que de se rendre propre à glorifier son père céleste. C'est ainsi qu'il s'en exprimoit dans une lettre qu'il écrivit à ses parens, peu de jours après son arrivée, pour leur donner de ses nouvelles, et les prier de l'aider à remercier Dieu des grâces qu'il lui avoit faites dans le cours de son voyage.

Cette joie fut bientôt interrompue. Au bout de quelques mois, on cessa de payer la pension qu'on avoit promise; et Montfort, qui avoit déjà reçu la tonsure, se vit dans le cas d'être congédié. La chose paroissoit comme nécessaire dans une année de disette, où la communauté avoit beaucoup de peine à subsister, et où la misère étoit si générale à Paris, que la charité des riches ne pouvoit suffire aux besoins des pauvres. L'épreuve

CHAPITRE TROISIEME.

DEPUIS L'ARRIVÉE DE LOUIS A PARIS EN 1693, JUSQU'A
SON ENTRÉE AU SÉMINAIRE SAINT-SULPICE EN 1695.

QUOIQUE nous ne sachions pas au juste le temps auquel notre pieux voyageur substitua le nom de Montfort à son nom de la Bachele-
raie, nous ne croyons pouvoir mieux placer ce changement qu'à l'époque où, en se séparant de sa famille, il parut vouloir faire avec elle un divorce éternel.

Aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, la charitable demoiselle, dont la Providence s'étoit servie pour l'y faire venir, le conduisit, non point dans les séminaires mêmes de Saint-Sulpice, mais dans une petite communauté fondée depuis quelques années, en faveur de jeunes ecclésiastiques pauvres, par M. Le Battu de la Barmondière, ancien curé de la paroisse de Saint-Sulpice. De Montfort y fut admis moyennant une modique pension qu'on

promit de payer pour lui. Ce que le respectable supérieur avoit ouï dire de son nouvel élève, le lui fit accueillir avec une grande joie; de son côté, le vertueux jeune homme ne fut pas moins charmé de tout ce qu'il remarqua dans son supérieur et ses disciples. Il ne se lassoit point de bénir le Seigneur d'être dans une maison si sainte. Il s'y regardoit comme dans un paradis, où, dégagé de tout autre soin, il n'avoit plus à s'occuper que de se rendre propre à glorifier son père céleste. C'est ainsi qu'il s'en exprimoit dans une lettre qu'il écrivit à ses parens, peu de jours après son arrivée, pour leur donner de ses nouvelles, et les prier de l'aider à remercier Dieu des grâces qu'il lui avoit faites dans le cours de son voyage.

Cette joie fut bientôt interrompue. Au bout de quelques mois, on cessa de payer la pension qu'on avoit promise; et Montfort, qui avoit déjà reçu la tonsure, se vit dans le cas d'être congédié. La chose paroissoit comme nécessaire dans une année de disette, où la communauté avoit beaucoup de peine à subsister, et où la misère étoit si générale à Paris, que la charité des riches ne pouvoit suffire aux besoins des pauvres. L'épreuve

eût alarmé tout autre que notre jeune clerc. Que seroit-il devenu? qu'auroit-il fait en cette circonstance, loin de sa famille, sans ressources, et privé de toute espèce d'appui?... Quelqu'un le lui demanda, et il ne répondit autre chose, sinon qu'il n'y avoit point encore pensé, qu'il ne vouloit s'appuyer que sur son père céleste. Cette réponse étoit parfaitement conforme à ses sentimens. Jamais homme n'a pratiqué plus à la lettre cette maxime de l'Évangile, qui défend de s'inquiéter pour le lendemain. Accoutumé depuis long-temps à voir tout en Dieu, il ne songeoit qu'à se conformer amoureusement à ses adorables volontés, dès qu'elles lui seroient connues, et se reposoit sans sollicitude sur le sein maternel de la Providence. Une confiance si chrétienne ne pouvoit manquer d'être récompensée. Le vertueux supérieur consentit à garder le jeune de Montfort; mais il fut réglé qu'il auroit, comme quelques autres, l'emploi d'aller veiller les morts de la paroisse, et que la rétribution attachée à cet office lui tiendrait lieu de pension. L'humilité du pieux séminariste lui fit accepter avec reconnaissance un arrangement que beaucoup d'autres auroient regardé comme très-pénible.

Il s'abandonna sans réserve à tous les desseins de la Providence, sans craindre qu'elle lui manquât jamais.

C'étoit encore trop peu pour son insatiable désir de mortification. Il y ajoutoit des austérités qu'on blâmeroit peut-être, s'il n'eût soumis toute sa conduite aux lumières de son directeur, qui étoit M. de la Barmondière lui-même. Ce guide sage ne trouva presque rien à réformer dans son disciple; il vit en lui une de ces ames dont l'Esprit saint semble se réserver la conduite. Rassuré par l'humilité profonde et l'obéissance parfaite de Montfort, il crut ne pas devoir l'astreindre aux lois ordinaires, et le laissa l'arbitre de ses pénitences. Le fervent séminariste étoit alors d'une santé robuste, et la crainte de diminuer ses forces ne se présentoit jamais à son esprit que comme une de ces illusions dangereuses qu'il faut éviter avec soin quand on veut marcher à pas rapides dans le chemin de la vertu. L'exemple d'un grand nombre de saints lui faisoit croire qu'avec la grâce de Dieu, on peut, en ce genre, ce qui paroît impossible à la nature. Dès qu'il entendoit parler d'une mortification pratiquée par l'un d'entre eux, c'en étoit assez pour qu'il supposât que Dieu la demandoit

de lui. Disciplines sanglantes et renouvelées tous les jours, haïres, cilices, ceintures et bracelets de fer hérissés de pointes aiguës, toutes ces pénitences étoient successivement employées, et jamais il n'étoit sans porter sur sa chair la mortification de Jésus-Christ.

Les veilles auprès des morts, qui souvent se renouveloient jusqu'à trois et quatre fois dans le cours d'une semaine, doivent sans doute être mises au rang des plus rudes austérités, surtout si l'on considère la manière dont il s'en acquittoit. Jamais il ne profitoit des rafraîchissemens qu'il étoit d'usage d'offrir à ceux qui passaient la nuit; et pourtant l'extrême frugalité qu'on observoit chez M. de la Barmondière rendoit cet adoucissement comme indispensable; mais il eût paru tout-à-fait superflu à notre pieux séminariste, qui trouvant déjà la nourriture de la communauté trop bonne et trop abondante, en retranchoit chaque jour ce qu'elle avoit de meilleur. Arrivé dans le lieu où il devoit passer la nuit, il se mettoit d'abord en oraison, sans porter ses regards sur ce que les appartemens pouvoient avoir de curieux, quoique ce fût quelquefois dans les plus beaux hôtels de Paris, et restoit d'ordinaire quatre heures à genoux dans

ce saint exercice; il en donnoit ensuite deux à la lecture spirituelle; les deux suivantes il les accordoit au sommeil, et ce qui lui restoit de temps, il l'employoit à l'étude des cahiers de théologie, dont il alloit prendre des leçons en Sorbonne, avec le reste de la communauté.

Tel étoit l'ordre que le vertueux étudiant observoit dans ses veilles. A l'école, et pour ainsi dire en présence de la mort, il contemploit à loisir le néant de toutes les choses humaines. Il s'y pénétoit de plus en plus des grandes vérités qu'il sut, dans la suite, traiter avec tant de force et si bien insinuer dans les cœurs les plus endurcis. Il suivoit en esprit les ames au tribunal du souverain Juge; il écoutoit la discussion qui s'y fait des œuvres bonnes et mauvaises, et le compte exact qu'il faut y rendre de toutes les grâces qu'on a reçues. Il ne manquoit pas de s'appliquer à lui-même les réflexions que ces objets faisoient naître dans son esprit.

Quelquefois même, afin qu'elles y fissent une plus vive impression, il fixoit ses regards sur le visage des morts auprès desquels il veilloit. Cette vue le frappoit singulièrement; c'étoit comme un miroir dans lequel il apercevoit clairement la brièveté de la vie, et le

terme où viennent aboutir toutes les espérances terrestres. Deux de ces corps morts, entre autres, lui parlèrent tellement au cœur, qu'il n'en perdit jamais le souvenir. L'un étoit celui d'un homme du plus haut rang, qui, à la sortie d'un lieu de débauche, avoit été frappé d'un coup mortel. Il répandoit une telle infection que les porteurs ne purent, le lendemain, en soutenir l'odeur. L'autre étoit celui d'une des premières dames de la cour, fameuse par sa beauté, mais tellement défigurée par la mort, qu'au bout de vingt-quatre heures, on ne pouvoit rien voir de plus hideux. Plein de ces pensées, le vertueux jeune homme bénissoit Dieu de son état, s'attachoit de plus en plus à la pauvreté, et trouvoit bien légères les mortifications qu'il s'imposoit lui-même ou qui lui venoient d'ailleurs.

Malgré ses austérités et les fatigantes occupations dont nous venons de parler, il n'en donnoit pas moins à l'étude de la théologie tout le temps et le soin nécessaires pour y faire des progrès. Il comprenoit que sans la science, fût-il même élevé à la perfection la plus sublime, il ne répondroit jamais à toute sa vocation, et Dieu bénissoit tellement son travail, que M. de la Barmondière ne balançoit pas à

le préférer, même pour la science, aux plus excellens sujets de la communauté. Ce fut sans doute afin de s'y appliquer davantage qu'il voulut renoncer pour toujours à s'occuper, comme il l'avoit fait dès l'enfance, d'architecture, de peinture et de sculpture. Cependant son supérieur, qui n'ignoroit pas son talent en ce genre, avoit pensé qu'il étoit à propos pour lui de le cultiver, et il se proposoit de lui en fournir les moyens, quand il fut enlevé par la mort à la communauté, dont il étoit l'unique appui.

Le jeune de Montfort s'étoit déterminé par obéissance à recevoir les ordres mineurs, et pour s'y préparer, il étoit allé, comme c'étoit alors la coutume du diocèse de Paris, faire une retraite chez les prêtres de la Mission, à Saint-Lazare. Sur un dimissoire de Monseigneur de Saint-Malo, son évêque, il fut ordonné le samedi des Quatre-Temps, 18 septembre 1694. Ce fut pendant cette absence que M. de la Barmondière tomba malade et mourut. A son retour, on s'empessa de lui apprendre cette triste nouvelle, et on affecta de le faire sans ménagement; on vouloit voir comment il la prendroit. Tous, en effet, savoient qu'il perdoit à la fois dans ce digne

supérieur un père temporel et spirituel, et que cette perte le laissoit sans aucun appui en face d'un avenir désolant pour la nature. Le coup paroissoit accablant; mais si Montfort en fut surpris, il n'en fut point troublé, et l'on vit bien en cette occasion que rien ne peut ébranler celui qui n'a mis qu'en Dieu seul toute son espérance. Le calme et la paix qu'il sut alors conserver, ne provenoient ni d'une ingratitude insensibilité, ni d'une vertu d'ostentation. Une lettre qu'il écrivit dans cette circonstance à un oncle prêtre qu'il avoit à Rennes, en fournit la preuve. Après avoir rendu à M. de la Barmondière le témoignage qu'il devoit à ses vertus, et le tribut de reconnaissance qu'exigeoient de lui tous les bienfaits qu'il en avoit reçus, il lui parloit de l'état d'incertitude dans lequel il se trouvoit : « Je ne m'en » embarrasse pas, ajoutoit-il, j'ai dans les » cieux un père qui ne peut me manquer. Il » m'a conduit ici; il m'y a conservé jusqu'à » présent; il me fera toujours éprouver ses » miséricordes ordinaires, quoique pour mes » péchés je ne mérite que des châtimens. »

Cependant, le coup qui avoit frappé le pasteur, dispersa le troupeau; la communauté de M. de la Barmondière prit fin avec

sa vie; chacun se plaça le mieux qu'il put. Ceux qui avoient quelque ressource entrèrent dans les séminaires de Saint-Sulpice. Montfort les eût volontiers suivis, mais le temps marqué par la Providence n'étoit pas encore venu; il falloit qu'il passât auparavant par une épreuve qui, pour tout autre, eût été bien rude. La petite communauté de M. Boucher lui fut ouverte, et il se crut très-heureux de pouvoir y être admis. Tout y étoit propre à contenter son goût pour la pauvreté et la mortification; on n'y connoissoit point l'usage du vin; les mets qu'on y servoit n'avoient rien que de rebutant, et quelque appétit que l'on pût avoir, il falloit se faire violence pour se résoudre à les prendre; de sorte que l'heure du repas sembloit plutôt faite pour tourmenter la nature que pour la soulager. Une si mauvaise nourriture, jointe à une étude continue, acheva de détruire la santé de Montfort, que ses austérités et ses veilles avoient déjà beaucoup altérée. Dans cette maison, tous les écoliers faisoient successivement la cuisine; c'étoit le tour de Montfort, et il s'en acquittoit sans rien diminuer de ses pénitences ordinaires, lorsqu'un accès de fièvre si violent qu'il ne put le dissimuler,

l'obligea de se mettre au lit. Sa maladie paroissoit devoir traîner en longueur, et la communauté n'étoit pas en état de lui fournir les secours nécessaires; il fallut donc, au bout de quelques jours, le transporter à l'Hôtel-Dieu.

Loin de s'affliger de cette épreuve, Montfort eut au contraire une joie bien sensible de se voir ainsi placé parmi les pauvres de Jésus-Christ; et il ne pouvoit s'empêcher de le témoigner à ceux de ses amis qui venoient le visiter. « Quel honneur, leur disoit-il, d'être dans la maison de Dieu! c'en est trop » pour moi; il n'appartient qu'aux princes » d'être logés dans le Louvre et dans la maison du roi. » Il comprenoit bien que cet honneur n'étoit point du goût du monde; mais depuis long-temps le monde et ses jugemens n'étoient rien pour lui. Une seule chose l'affligea, ce fut de n'être pas confondu dans la foule, mais placé dans la salle des prêtres, et de s'y voir entouré de soins particuliers. Les Sœurs, en effet, n'avoient pas tardé à le distinguer entre les autres malades, et sa vertu extraordinaire n'avoit pu manquer de fixer leur attention. Elles le voyoient toujours en prières; s'il parloit, c'étoit pour bénir Dieu

et témoigner sa parfaite soumission à ses ordres. Il suffisoit qu'on l'eût entendu une fois pour désirer le revoir, et l'onction attachée à ses paroles étoit si pénétrante, qu'on ne le quittoit point sans éprouver un désir plus ardent de se sanctifier. À l'entendre, on ne l'eût pas même soupçonné d'être malade, tant il parloit peu de ses souffrances. Cependant le danger augmentoit de jour en jour; les remèdes étoient sans effet, et sa mort paroissoit comme certaine. Lui seul ne perdit jamais l'espoir de sa guérison; et, quand il sembloit n'avoir plus que peu d'heures à vivre, il annonça son rétablissement prochain d'une manière si positive, qu'on ne put attribuer cette assurance qu'à une connoissance surnaturelle. Quoi qu'il en soit, sa convalescence fut aussi rapide que l'avoit été le progrès de sa maladie. Il parut tout à coup comme ressuscité, et bientôt il fut en état de se lever, de marcher et de reprendre ses exercices accoutumés. Les lettres du père Surin, qu'il eut alors occasion de lire, firent sur lui la plus vive impression, surtout la première où le saint Jésuite parle d'un admirable jeune homme dont il fit la rencontre dans la voiture de Rouen à Paris.

La divine Providence fit voir alors d'une manière bien sensible qu'elle n'abandonnoit pas un homme qui s'abandonnoit lui-même entièrement entre ses mains. Louis de Montfort étoit déjà connu dans les séminaires de Saint-Sulpice, par suite de l'étroit rapport qu'il y avoit entre eux et la communauté de M. de la Barmondière. La haute estime qu'en faisoit ce digne supérieur; tout ce qu'en rapportoient ses anciens compagnons d'étude, qui étoient entrés à Saint-Sulpice; le témoignage qu'on lui rendoit dans la nouvelle communauté où il avoit demeuré depuis; enfin les traits héroïques de vertu qu'il avoit fait paroître à l'Hôtel-Dieu; tout l'y faisoit regarder comme un homme déjà très-avancé dans la vertu. M. Bouin, directeur d'une des maisons de Saint-Sulpice, qu'on appeloit le Petit-Séminaire, parce que les bâtimens en étoient plus modestes et la pension plus modique, connoissoit particulièrement Montfort, M. de la Barmondière le lui ayant adressé quelquefois pour prendre son avis. Cette connoissance lui avoit inspiré la plus grande estime pour le pieux séminariste. Aussi la proposition que fit madame d'Alègre, de lui appliquer une pension de 150 livres qu'elle payoit

au séminaire Saint-Sulpice, fut-elle acceptée avec beaucoup de joie. M. Bouin fit plus; pour compléter la pension totale, qui étoit de 250 livres, il procura au jeune ecclésiastique, sans que celui-ci l'en eût sollicité, sans même qu'il y eût pensé, un bénéfice qui rapportoit cent livres, et devoit lui tenir lieu de titre patrimonial. Il étoit situé à Saint-Jean-de-Concelles, à deux lieues de Nantes; et M. des Jonchères, archidiacre de cette ville, en prit possession pour lui. Montfort rendit compte à son oncle, par une lettre du 11 juillet 1695, de ces nouveaux bienfaits du Seigneur, et particulièrement du dernier, dont alors il ignoroit l'auteur. « Je vous prie, lui dit-il en » finissant, de remercier Dieu pour moi des » grâces qu'il me fait, non-seulement pour » des choses temporelles qui sont peu de » chose, mais pour les éternelles. Qu'il n'en- » tre point en jugement avec moi, car je ne » fais point profit de ses grâces, je ne fais que » l'offenser. »

Montfort entra donc au petit séminaire de Saint-Sulpice, et y fut reçu par les directeurs comme un ange du ciel, dont l'exemple ne pouvoit manquer de répandre une nouvelle ferveur parmi leurs élèves. Ceux-ci, de leur

côté, avoient une si haute idée de la vertu de leur nouveau condisciple, qu'un *Te Deum* ayant été récité publiquement le jour de son arrivée au séminaire, sans qu'on leur en eût dit le motif, ils se persuadèrent que c'étoit pour remercier Dieu de l'entrée de Montfort, comme d'une grâce signalée faite à cette maison.

CHAPITRE QUATRIEME.

VERTUS DE MONTFORT DURANT SON SÉJOUR AU SÉMINAIRE
SAINT-SULPICE, DE 1695 A 1700.

DEUX hommes surtout, dit M. Blain, renouveloient alors au petit séminaire de Saint-Sulpice les exemples de vertu des plus saints prêtres de la primitive Eglise. Le premier, M. Brenier, issu d'une famille illustre, et fondateur de cette communauté, étoit le plus humble des hommes : tout son soin étoit de se cacher ou de se rendre méprisable. Pécheur, grand pécheur, et le plus grand des

pécheurs à ses yeux, il vouloit que tout le monde le crût. Pour lui plaire, il falloit ou l'oublier ou l'outrager. Sa mortification, son obéissance, son humilité étoient telles, qu'on l'eût pris pour un des habitans de la Thébaïde. L'autre, M. Bouin, dont il a déjà été parlé, étoit un ange sur terre, et sûrement l'un des plus saints hommes des derniers siècles : son esprit de pénitence en faisoit un martyr, sa douceur un François de Sales, et son union continuelle avec Dieu, un Philippe Néri. Tels furent le supérieur et le directeur de Montfort, à son entrée au séminaire. Il ne pouvoit manquer de faire sous de tels maîtres les plus rapides progrès, apportant d'ailleurs à leur école des dispositions si excellentes et des vertus déjà si avancées. « Dès » les premiers jours, dit un de ses condiscip- » les, il parut au milieu de cette fervente » jeunesse comme un aigle qui s'élève et va » se perdre dans la nue, laissant bien loin » après lui ceux même qui paroisoient les » plus parfaits. »

A la tête des vertus qui brillèrent en Montfort durant son séjour à Saint-Sulpice, on doit placer celle qui est la règle de toutes les autres, l'obéissance. Il la posséda dans un haut

degré, et la pratiqua constamment tout le temps qu'il passa au séminaire. « Toujours » le premier et le plus assidu aux exercices » communs, dit M. Blain, il ignoroit les dis- » penses, et je ne sais s'il en a usé une seule » fois dans sa vie. » Soumis de même à ses maîtres, il ne dispoit de rien, ne faisoit rien sans leur permission, et leur rendoit un compte exact de toutes ses dispositions intérieures, aussi bien que de toutes ses démarches. Cette soumission s'étendoit jusqu'aux moindres choses. S'il rencontroit quelque ami qui désirât l'entretenir, ou le priaît de lui rendre quelque service hors des temps et des lieux où la règle le permet, avant de se prêter à ses désirs, il savoit adroitement s'esquiver pour aller demander l'agrément de ses supérieurs. Renfermé dans le séminaire comme dans le sein de Dieu même, il répugnoit extrêmement à en sortir, même pour s'acquitter des commissions qui lui étoient adressées de son pays. « Ces commissions différentes, écrit-il à son oncle de Rennes, le 6 mars » 1699, me font de la peine, je vous l'avoue, » et me font revivre au monde. Plût à Dieu » qu'on me laissât en repos comme les morts » dans le tombeau, ou comme le limaçon

» dans sa coquille ! Y est-il caché, il paroît » quelque chose ; en sort-il, il n'est plus » qu'ordure et vilénie ; c'est ce que je suis, et » même pis, puisque je ne fais que tout gâter » lorsque je me mêle de quelque affaire. Je » vous prie donc, au nom de Dieu, de ne » vous souvenir de moi que pour prier Dieu » pour moi. »

Montfort comprenoit que l'étude étoit tout à la fois et l'un des premiers devoirs de son état présent, et le moyen d'acquérir la science qu'exigeroit plus tard le saint ministère des autels. Aussi s'y livroit-il avec la plus grande ardeur et la docilité la plus parfaite. Soit que ses directeurs l'eussent ainsi décidé, soit que lui-même l'eût demandé, par le désir d'une plus grande solitude et d'une obscurité plus profonde, il cessa d'aller en Sorbonne, et se contenta des leçons de théologie qu'un docteur donnoit dans la maison. Mais ce changement ne lui fit en rien diminuer son travail, et il prouva en toute occasion, que sa grande piété n'étoit point un obstacle à ses progrès dans la science. Un jour entr'autres qu'il devoit, selon la coutume du séminaire, soutenir une thèse sur la grâce, plusieurs de ses condisciples, les uns pour l'éprouver, les autres pour l'humili-

lier, résolurent de le pousser à bout, en lui proposant les argumens les plus forts, dans une matière déjà très-difficile par elle-même. Leurs efforts ne servirent qu'à faire briller davantage la solidité de son jugement, la pénétration de son esprit, et l'étendue de ses connoissances. Il résolut toutes les difficultés avec tant de clarté, il expliqua d'une manière si satisfaisante les passages qu'on lui objecta, et sut à son tour en citer un si grand nombre d'autres en sa faveur, que ses adversaires, étonnés, avouèrent que l'Esprit saint est le meilleur de tous les maîtres, et qu'il n'est rien d'utile qu'on ne puisse apprendre à son école.

Ce qu'on y acquiert avant toutes choses, c'est la science de l'oraison, le goût des choses saintes, la haine de soi-même et le zèle de la gloire de Dieu. C'est aussi ce qu'y cherchoit principalement notre vertueux séminariste. Après avoir satisfait à ses études théologiques, tout le temps qu'il n'étoit pas obligé de donner au prochain ou à la réparation des forces de la nature, il le passoit à converser avec Dieu, et presque toujours à genoux, soit à l'église, soit dans sa chambre. Les grâces sensibles qu'il y recevoit l'empêchoient de trouver jamais le temps trop long. Hors même de

la prière, soit à table, soit en récréation, l'amour divin qui surabondoit en son cœur, lui faisoit quelquefois, malgré lui, répandre des larmes ou pousser des sanglots. « Il paroisoit, dit un de ses condisciples, si égal » et si recueilli dans toutes ses actions, que je » suis persuadé qu'il ne perdoit jamais Dieu » de vue. J'allai, un jour de dimanche, sur » les dix heures du matin, lui demander quelques cahiers dont j'avois besoin; je crois » qu'il étoit en oraison, car, lorsque je frappai » à la porte de sa chambre, il vint me l'ouvrir, et son visage me parut alors lumineux » et tout rayonnant d'une lumière plus que » naturelle. Je passois souvent les récréations » avec lui; son plus grand plaisir étoit d'y » parler de Dieu et de la sainte Vierge, et il » en parloit d'une manière si édifiante, qu'on » ne le quittoit point sans se sentir animé de » zèle et de ferveur. Il étoit gai dans les ré- » créations, mais sans distractions, et il étoit » aisé de voir, à ses manières et à sa conduite, » que l'amour de Dieu l'occupoit infiniment » plus que tous les jeux auxquels on se divertissoit. » Bien éloigné cependant de cette fausse spiritualité qui, sous prétexte d'une perfection plus éclairée et plus dégagée des

sens, affecte de ne point recourir aux objets sensibles, il s'en servoit continuellement, parce qu'il savoit par expérience combien ils sont propres à rappeler l'esprit et le cœur à Dieu, et combien le Seigneur y attache de grâces. Depuis son enfance, il avoit toujours été singulièrement dévot au saint rosaire; les lumières qu'il avoit acquises n'avoient fait que fortifier cette dévotion; et pour marque de son dévouement à Marie, il portoit communément le rosaire suspendu à sa ceinture. Il étoit encore plus soigneux de ne point perdre de vue l'image de Jésus crucifié; et lorsqu'il étudioit, il avoit soin de la placer devant lui avec celle de sa sainte mère.

Cet amour qui le consumoit intérieurement, l'animoit d'un insatiable désir de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il n'en laissoit échapper aucune occasion. Un jour entr'autres, il rencontra dans un endroit écarté deux jeunes gens qui se battoient à l'épée. A la vue d'une action si criminelle et du péril que couroient des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, transporté comme hors de lui-même, il prend en main le crucifix qu'il portoit toujours sur lui, s'avance hardiment vers les combattans, et leur parle

avec tant de force et de sagesse, qu'il les détermine à cesser le combat et à se réconcilier. L'un d'eux fut si frappé de cette action héroïque, qu'il pensa dès ce moment à quitter le siècle, et peu de temps après, il entra en effet au séminaire de Saint-Sulpice, où plus d'une fois on l'entendit citer ce trait avec admiration. Montfort rencontroit-il entre les mains des colporteurs de mauvais livres ou des chansons obscènes, il les achetoit et les déchiroit en leur présence, accompagnant cette action d'une douce et forte réprimande. En vain on lui représentoit qu'il ne faisoit que suspendre le mal pour un instant, il s'estimoit heureux de pouvoir empêcher ou seulement retarder un seul péché.

Son zèle n'étoit pas moins actif au séminaire même : dans les récréations, il n'aimoit à s'entretenir que de matières de piété; ses idées alors étoient sublimes et sa parole facile; la bouche parloit de l'abondance du cœur. Le langage ordinaire ne suffisant pas, ce semble, à l'expression de ses sentimens, il appelloit à son secours le chant et la rime; il composoit des cantiques, et les communiquoit en toute simplicité à ses condisciples, sans s'inquiéter de la critique qu'ils pourroient en faire. La piété

seule les lui avoit inspirés, seule elle animoit son geste et sa voix lorsqu'il les chantoit dans les récréations. Chaque jour, d'ailleurs, c'étoit de sa part quelque invention nouvelle pour réveiller avec sa ferveur celle des autres séminaristes, toujours sous le bon plaisir de ses supérieurs. Tantôt c'étoit le *Deo gratias* auquel il donnoit cours, à l'exemple de saint Félix de Cantalice, le disant et portant les autres à le dire en toutes rencontres. Tantôt il remettoit en vigueur la pratique, déjà recommandée à Saint-Sulpice, d'adresser au bon ange de la personne le salut qu'on lui fait extérieurement à elle-même. D'autres fois, c'étoit en montrant ou donnant des images de piété, qu'il prenoit occasion d'épancher ses sentimens sur le sujet qu'elles représentoient. Mais c'est la dévotion de Marie, cette dévotion de son enfance et de toute sa vie, qu'il eût voulu surtout communiquer à tout le monde. Ayant lu le livre de M. Boudon sur l'esclavage de la sainte Vierge, il obtint de M. Tronson, alors supérieur-général des séminaires de Saint-Sulpice, la permission de répandre cette pratique dans la maison; seulement, ce grand homme, la gloire et l'oracle du clergé de son temps, pour faire

éviter le sens faux et condamnable qu'on pourroit prêter à cette dévotion, substitua dans l'acte d'association, aux mots *esclaves de Marie*, ceux-ci : *esclaves de Jésus en Marie*. Montfort vint également à bout, avec la permission des supérieurs, d'engager ceux qui, comme lui, n'étoient pas encore dans les ordres sacrés à réciter, les jours de promenade, le petit psautier de saint Bonaventure, où les paroles des psaumes sont appliquées à la mère de Dieu d'une manière si dévote. Il avoit l'art de mêler la piété jusque dans les jeux. C'est ainsi qu'il avoit imaginé un jeu de jonchets où chaque osselet portoit avec le nom d'une vertu une valeur plus ou moins grande; la charité, par exemple, valoit cinquante points, l'humilité, trente, et ainsi du reste; celui qui en tiroit davantage sans faire remuer les autres, gagnoit la partie.

Les austérités du fervent séminariste, durant son séjour à Saint-Sulpice, furent modérées par l'obéissance, et cette modération même ne fut pas sans doute la moindre de ses pénitences. Mais celles qu'on l'autorisoit à pratiquer, quoique si légères au gré d'un homme transporté d'une sainte haine contre lui-même, n'eussent pas laissé de paroître

extrêmes à bien d'autres. Au reste, il faut dire en général qu'il savoit profiter de tout pour tourmenter son corps; il ne lui donnoit aucune paix. La chambre la plus petite, la plus incommode et la plus triste, étoit toujours celle qu'il ambitionnoit. Presque tout le temps de son séminaire il habita immédiatement sous la toiture, et y eut à souffrir les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver. Dans les plus grands froids il ne faisoit point de feu, quoiqu'il dût passer sans aucun mouvement les journées presque entières dans sa chambre. Cette mortification devoit lui être d'autant plus sensible, qu'il étoit d'ailleurs vêtu très-légèrement, et surtout mal chaussé, car, sans qu'il y parût, il portoit par mortification des bas sans semelles; pratique qu'il observa toute sa vie.

L'intérieur étoit en lui bien plus mortifié encore que l'extérieur. Il ne s'accordoit rien de ce qu'il pouvoit se refuser. C'étoit assez qu'il se sentit de l'inclination vers une chose, pour qu'il se l'interdit, au moins jusqu'à ce qu'il eût modéré l'activité de son désir. Ainsi, par exemple, recevoit-il une lettre, au lieu de l'ouvrir tout d'abord, il en retardoit la lecture un jour, quelquefois même pendant une

semaine entière. Epruvoit-il une trop grande joie de revoir un ami, il se déroboit bientôt pour renoncer à cette satisfaction.

Telles sont quelques-unes des vertus qui brillèrent en Montfort durant son séjour à Saint-Sulpice. Tout le reste de sa conduite étoit animé du même esprit. Pauvre lui-même, il savoit trouver dans la richesse des autres mille moyens de soulager les pauvres, qui furent toujours l'objet de son affection; sa confiance en la Providence étoit sans bornes; et plus d'une fois il en fut récompensé merveilleusement. L'amour des croix et des humiliations étoit en lui une vraie passion que Dieu ne fit qu'accroître, en se plaisant dès lors à la satisfaire.

CHAPITRE CINQUIÈME.

ÉPREUVES AUXQUELLES MONTFORT FUT SOUMIS DURANT SON SÉJOUR A SAINT-SULPICE, DE 1695 A 1700.

C'ÉTOIT à Saint-Sulpice que la Providence vouloit achever de préparer Montfort à l'apostolat, en rendant toutes ses pensées de plus

en plus surnaturelles, en le détachant non plus seulement de la vanité du monde, mais des personnes même les plus estimables. Cet arbre qui, jusque là, avoit poussé ses jeunes rameaux avec une vigueur que rien n'arrêtoit, avoit besoin, pour produire bientôt des fruits plus abondans, d'être plié, taillé, contrarié. Le père de famille ne tarda pas à y pourvoir. Cette observation est nécessaire pour comprendre pourquoi Dieu voulut encore une fois qu'un saint trouvât dans d'autres saints ses plus pénibles contradicteurs; pourquoi il permit que Montfort eût tant à souffrir, dans cette maison modèle, et de la part des séminaristes, et de la part des supérieurs mêmes, qui le traitèrent avec une rigueur si excessive en apparence. Il semble qu'un homme qui n'avoit d'autre règle de conduite que l'obéissance la plus absolue, d'autre ambition que d'aimer Dieu et de le faire aimer, n'auroit dû recevoir que des témoignages d'amour et d'estime. Mais Dieu n'eût pas atteint son but, et l'Eglise n'eût pas eu dans Montfort un de ces hommes dont la vie, toute dégagée de la matière, toute remplie de Dieu seul, est comme une protestation solennelle contre la chair et le monde.

Qu'avoit donc la conduite de Montfort, qui pût fournir un prétexte aux rigueurs dont il fut l'objet? Ses manières, il est vrai, s'éloignoient en plusieurs points des manières ordinaires. On a dit, et peut-être avec raison, que son caractère avoit naturellement quelque chose de singulier, et que Dieu, pour conserver, comme sous la cendre, le feu divin déposé dans son cœur, avoit permis qu'on ait remarqué en lui, pendant toute sa vie, quelques traits de ce caractère, qui étoient propres à l'humilier. Tous les saints, au reste, ont encouru plus ou moins ce reproche; et, malheureusement, il est vrai que la sainteté est trop rare et trop opposée à la conduite commune des hommes, pour ne pas paroître extraordinaire. Souvent, d'ailleurs, on a repris en eux des choses qu'on n'eût ni blâmées, ni même aperçues dans les autres. Divers témoignages montrent qu'il en étoit ainsi de plusieurs des reproches faits à Montfort. Toujours est-il que ses singularités n'étoient l'effet ni de la vanité, ni de l'entêtement; car toute sa vie prouve qu'il ne rechercha jamais l'attention des créatures, et qu'il aima toujours à se laisser conduire. On ne peut attribuer non plus ces manières à l'ignorance et à la fausseté

d'esprit; les écrits qui nous restent de lui, les réglemens qu'il a faits, les œuvres qu'il a conduites avec tant de succès, montrent en lui une rare exactitude de doctrine, aussi bien qu'une grande justesse de jugement.

Mais sans nier qu'une certaine disposition naturelle ait pu avoir quelque part dans ses façons extraordinaires de parler et d'agir, pour-quoi n'en pas chercher plutôt la cause dans cette grâce, plus extraordinaire que tout le reste, dont il avoit été prévenu dès l'enfance? Élevé pour ainsi dire et vivant habituellement dans ce royaume intérieur de Jésus-Christ, qui n'a d'autre lumière que la foi, d'autre espérance que celle des biens futurs, d'autre loi que la charité divine, faut-il être surpris, qu'obligé cependant de vivre avec notre monde sensuel et terrestre, il y ait porté l'air embarrassé et le langage extraordinaire d'un étranger? Sa conduite n'a pu manquer de se ressentir de la conviction profonde où il étoit qu'il n'y a de grand que Dieu, de précieux que sa grâce; et que le monde, anathématisé par Jésus-Christ, ne mérite pas qu'on tienne aucun compte de ses mépris et de ses éloges. Ainsi, qu'en entrant en Sorbonne, il se soit mis à genoux seul dans un coin de la classe

pour implorer les lumières de la souveraine vérité; que dans les rues il ait marché la tête nue par respect pour la présence de Dieu; qu'il y ait souvent tenu à la main et baisé amoureusement son crucifix; qu'il ait fait profession de son dévouement à la reine du ciel, en portant le chapelet à sa ceinture; qu'il ait aimé à s'entretenir de Dieu et des choses de Dieu, au point de ne pouvoir parler d'autre chose; que son amour enfin pour Notre-Seigneur se soit manifesté par des soupirs et des larmes, par des chants joyeux ou des épanchemens pleins de simplicité, ce n'étoit là que l'expression naïve d'une ame qui ne calculoit point ce qu'on penseroit, mais agissoit, sans ostentation comme sans crainte, sous l'influence de la douce et vive lumière qui l'inondoit et l'entraînoit heureusement. Au reste, il n'avoit d'autre ridicule, si c'en est un, que d'agir et de parler tous les jours comme chacun de nous voudra peut-être l'avoir fait à ses derniers momens. Hélas! disons que les saints ont passé leur vie dans la lumière, et qu'il nous faut à nous le flambeau de la mort pour nous éclairer.

Cependant, il est facile de concevoir combien cette voie que suivoit Montfort est sujette

à l'illusion, et combien l'humilité y est nécessaire. Des directeurs aussi sages que ceux de Saint-Sulpice ne pouvoient donc manquer de prendre tous les moyens propres à s'assurer de l'esprit qui l'animoit. Même en le supposant conduit par l'Esprit saint, ils ne devoient pas laisser d'humilier et de mortifier en lui la nature, à proportion de la sublimité de sa vocation. M. Bouin lui prescrivit d'abord de diminuer ces pénitences qui lui étoient si douces, et il fut obéi; puis, sur les plaintes qu'on lui faisoit du recueillement excessif de Montfort, et de ses conversations trop continuelles de piété, il l'engagea à condescendre un peu plus à la foiblesse de ses condisciples; mais cet avis n'étoit plus d'une aussi facile observance, parce que l'attrait intérieur emportoit souvent presque invinciblement toutes ses pensées. D'ailleurs, un avis semblable perdoit de sa force dans la bouche de M. Bouin, de cet homme séraphique, qui lui-même tout rempli de Dieu, en parloit sans cesse, et demeurait comme sans intelligence et sans voix, quand, par réflexion, il essayoit de parler d'autre chose. On lui entendoit même dire que rien n'est plus efficace pour se remplir de Dieu, que de parler de lui bonnement et simple-

ment dans les récréations, et qu'on en sort souvent plus enflammé que de l'oraison même. Montfort eût donc été plus tenté de suivre son exemple que son avertissement, si l'obéissance n'eût été à ses yeux la règle des vertus; il s'efforçoit de retenir en son ame les pensées pieuses qui s'y pressoient; mais pour en trouver d'autres qu'il pût produire au dehors, ses efforts étoient inutiles: il restoit muet et comme stupide. Dans son amour de l'obéissance, il avoit imaginé de faire un recueil de contes et d'histoires propres à faire rire, et il tâchoit de les débiter de son mieux dans les récréations; mais il n'avoit, comme M. Bouin, aucune grâce pour y réussir. Si l'on étoit tenté de rire, c'étoit de le voir raconter d'un air dévot les choses les plus plaisantes.

Jusque là, les épreuves de Montfort étoient peu de chose; car les humiliations et les contrariétés ne lui venoient encore que de certains séminaristes qui dès lors, à la vérité, ne les lui épargnoient pas; mais M. Bouin mourut, et M. Leschassier lui succéda dans la direction de cette ame, que Dieu conduisoit par degrés au calvaire, pour l'y faire mourir, et par sa mort procurer la résurrection de plusieurs. M. Bouin n'avoit que foiblement con-

trarié les inclinations de Montfort, et plein d'estime pour lui, il n'avoit pu s'empêcher d'en laisser entrevoir assez pour nourrir peut-être dans cette ame, un reste d'amour-propre et d'attache naturelle. La direction de M. Leschassier fut bien plus sévère. Il tenoit en bride les désirs même les plus pieux de son pénitent, et se plaisoit à le contrarier en tout. Quelques marques de confiance et d'affection sont souvent nécessaires pour soulager la nature abattue ; Montfort n'en reçut jamais de son directeur. Exact à se présenter deux et trois fois chaque mois, selon la pratique du séminaire, pour lui rendre compte de son intérieur, il y portoit une confiance d'enfant et une ame toute de feu ; quelle mortification de ne trouver qu'indifférence et glace, d'être à peine écouté, toujours désapprouvé, et souvent renvoyé dix fois de suite avec un air d'ennui et de dédain ! Est-il rien de plus propre à détacher une ame de toute créature, pour ne lui faire chercher qu'en Dieu seul tout son appui ?

Ce n'étoit pas encore assez de ces mortifications particulières : Dieu vouloit endurcir Montfort contre les humiliations publiques réservées à toute sa carrière. M. Leschassier

chargea de l'humilier en toutes manières, M. Brenier, supérieur du séminaire où il demeuroit. Cet homme avide d'humiliations pour lui-même, avoit un art admirable pour suivre l'amour-propre jusque dans les derniers retranchemens, et l'obliger de paroître ou de mourir ; et quand il le vouloit, il savoit d'un mot, d'un regard, décontenancer et faire trembler les plus assurés. Montfort ne pouvoit tomber en de meilleures mains pour être bien humilié : aussi le fut-il pleinement. Le visage de son supérieur n'avoit pour lui que des airs sévères, sa bouche que de sèches paroles, ses yeux que des regards dédaigneux. Il épioit dans son séminariste tous les retours de la nature, et s'il en découvroit les moindres traces, il en attaquoit jusqu'à la racine. Il choisissoit tout exprès le moment de la récréation, pour que la présence des condisciples de Montfort ajoutât à son humiliation, et qu'eux-mêmes fussent comme autorisés à rendre de plus en plus active la guerre qu'ils lui faisoient journellement. Tout autre n'auroit pu soutenir, même une fois, les coups de ce meurtrier de la nature, de cet exterminateur de l'amour-propre ; cependant Montfort les essuya, non quelques jours seulement, mais six

mois entiers, sans marquer le moindre trouble et sans rien perdre de sa douceur; se rapprochant après l'humiliation, de celui même qui en étoit l'auteur, avec autant de simplicité et de joie que si l'on ne se fût pas même occupé de lui. A la fin, celui-ci fut obligé de se démettre de sa commission, et de faire à M. Leschassier l'aveu qu'il étoit à bout, et ne savoit plus par où prendre Montfort pour pouvoir l'humilier. M. Leschassier ne rabattit rien pour cela de la rigueur de ses procédés à son égard, tout le temps qu'il resta au séminaire, et long-temps même après qu'il en fut sorti.

Faut-il en conclure que l'on doutât toujours à Saint-Sulpice de la sainteté de Montfort? Peut-être en effet craignoit-on de se prononcer sur une vertu si extraordinaire et de paroître la proposer pour modèle dans une maison d'où l'on tient à bannir toute singularité. Il n'est pas douteux cependant qu'on ne sût dès lors reconnoître en lui ce fond de vertu qui étoit si réel, et une lettre confidentielle de M. Leschassier, que nous aurons bientôt occasion de rapporter, montre le jugement qu'il portoit lui-même du serviteur de Dieu. La manière dont il le traita prouve-

roit elle seule la grande idée qu'il avoit de sa vertu; car une vertu poussée jusqu'à l'héroïsme étoit seule capable de semblables épreuves. Au reste, on ne laissa pas, tout en le mortifiant, de lui donner plusieurs marques de confiance assez significatives.

Indépendamment de l'emploi de bibliothécaire, on l'avoit chargé du soin de la belle chapelle de la Sainte-Vierge, située dans l'église paroissiale de Saint-Sulpice, derrière le chœur. Il seroit difficile de dire avec quelle joie et quelle exactitude notre pieux séminariste s'acquitta de cet emploi qu'il conserva pendant tout le reste de son séjour au séminaire. On l'avoit également nommé maître des cérémonies, et dans le peu de temps qu'il occupa cette place, il vint à bout d'une chose que beaucoup d'autres avant lui avoient inutilement tentée. Ce fut de rassembler et ranger par ordre tout ce qui regardoit les différens offices, afin que chaque officier pût trouver aussitôt ce qu'il avoit à faire. Un autre emploi qu'on lui confia ne pouvoit être plus de son goût; il s'agissoit d'évangéliser; c'étoit là son attrait spécial, là qu'on le voyoit tout entier. On lui avoit donné à catéchiser les enfans les plus dissipés du faubourg Saint-

Germain. Mais, quelque mal disposés qu'ils fussent, il savoit tellement les toucher, que les plus indociles fondoient en larmes, et donnoient tous les signes d'une véritable conversion. Le bruit de ses succès étant parvenu jusqu'au séminaire, quelques jeunes gens qui ne pouvoient ajouter foi à ce qu'on en disoit, voulurent s'assurer par eux-mêmes de la vérité. Ils furent un jour au catéchisme de leur confrère. Ils se proposoient d'en relever ce qu'ils y trouveroient de ridicule; mais le ton ferme et pathétique dont celui-ci parla devant eux des grandes vérités de la religion leur fit une impression si vive, qu'ils furent obligés de reconnoître au moins en lui le talent de toucher les cœurs.

C'étoit alors une pieuse pratique du séminaire Saint-Sulpice de députer chaque année deux séminaristes, et sans doute on choisissoit des plus fervens, pour faire, au nom de la communauté, un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres. Montfort reçut encore cette touchante mission. Chaque pas de sa route fut marqué par de nouvelles preuves de son zèle. Sans penser même à la fatigue, en traversant les vastes plaines de la Beauce, s'il voyoit au loin des laboureurs, il quittoit son compa-

gnon pour aller les catéchiser et leur dire un mot d'édification. Arrivé à Chartres, il se rendit droit à l'église qui étoit le terme de son pèlerinage. Le lendemain il y revint de très-grand matin, il y communia, et ne se lassant point d'être aux pieds de celle qu'il avoit toujours regardée comme sa tendre mère, il y demeura six heures entières à genoux, immobile, dans une profonde oraison, et ne quitta qu'à regret ce saint exercice, quand on l'avertit qu'il devoit aller prendre son repas. Sa ferveur le rappela bientôt à l'église, et l'y retint jusqu'au soir; en sorte que son compagnon, quoique très-pieux, s'étonnoit de le voir s'entretenir si long-temps avec Dieu. Le retour à Saint-Sulpice fut semblable au début du voyage. Il n'y rentra sans doute qu'avec des grâces nouvelles et un nouveau désir de sa sanctification.

